

Le grand écran, plus rouge sang que jamais

[Stéphane Baillargeon](#)

Édition [du vendredi 31 octobre 2003](#)

Mots clés : Québec (province), Cinéma, Violence

Aujourd'hui, l'Halloween. Demain, le jour des morts. Belle occasion de rappeler que la violence demeure omniprésente et plus forte que jamais sur nos écrans, petits et grands, cathodiques ou informatiques...

La nouvelle version du film *The Texas Chainsaw Massacre* arrive en tête du box-office au Québec comme partout en Amérique du Nord, juste après le très, mais alors très, très violent *Kill Bill : Vol. 1*. Le Massacre à la tronçonneuse a même enregistré la troisième performance de l'histoire du box-office américain pour un mois d'octobre. Après trois jours sur les écrans, le remake avait déjà engrangé plus de revenus que l'original de 1974 pendant toute sa carrière.

La tronçonneuse coupe rondement, pour ainsi dire au premier degré. Dans *Kill Bill*, le personnage incarné par Uma Thurman massacre avec grâce et style. Au final, la belle découpe 88 adversaires au sabre... Plusieurs critiques ont d'ailleurs parlé du dernier Quentin Tarantino comme étant le film «le plus violent de l'histoire du cinéma». Il n'est pourtant pas interdit formellement aux moins de 18 ans...

La télé atteint aussi des sommets, ou des bas-fonds, comme on voudra. Les toutes dernières données compilées par le professeur Guy Paquette et son collègue Jacques de Guise, de l'Université Laval, font état d'une nouvelle augmentation de 30 % des scènes de violence à la télévision en 2002. Le bond avait été le même l'année précédente. Au total annuel, selon les statistiques révélées en exclusivité au *Devoir*, les actes de violence psychologique ou physique cumulées sur les grands réseaux généralistes canadiens (trois réseaux dans chacune des langues officielles) viennent de dépasser pour la première fois le seuil symbolique des 10 000. Il y a dix ans, le téléspectateur subissait une moyenne d'à peu près neuf actes violents à l'heure; au rythme où progressent ces choses violentes, on franchira certainement bientôt le palier d'une scène à la minute.

«Le phénomène est indéniable : en dépit de tous les engagements des télédiffuseurs et malgré les multiples campagnes de dénonciation de la part de certains groupes de pression, la violence gagne du terrain sur les écrans de notre télévision», dit le professeur du département d'information et de communications, interviewé hier. «En plus, les réseaux diffusent ces actes de violence à heure de grande écoute, en soirée. Certains films classés pour les 16 ans et plus qu'on aurait à peine osé programmer à la télévision il y a quelques années passent maintenant dès 19h.»

La cassure des années 60

Dans *La Violence des images* (Seuil, 1997), Olivier Mongin, directeur de la revue française *Esprit*, fait remonter la cassure cinématographique fondamentale aux années 60. Avant, au «premier âge», la violence semblait confinée au film de genre (guerre, western, horreur, etc.), l'action violente y surgissant comme une ponctuation. Maintenant, au «deuxième âge», le nôtre, elle semble au contraire installée et imparable. Elle ne constitue pas une épreuve puisqu'elle ne propose plus une réponse à «une expérience limite de l'adversité». La violence devient plutôt automatique. Elle s'exhibe en elle-même sans pouvoir être sublimée ou dépassée. Le flux sans fin de cette sorte de guerre généralisée et médiatisée s'infiltré maintenant par tous les interstices médiatiques.

«La multiplicité de sources pose elle-même problème : les jeunes comme les plus vieux accèdent maintenant à la violence par le cinéma, la télé, Internet, mais aussi par des chaînes satellites spécialisées, les cédéroms, les jeux vidéo ou les fichiers numérisés», note Louiselle Roy, de l'organisme Réseau éducation médias. Sur son site (education-medias.ca), qui vient de recevoir le prix du site éducatif de la Conférence Internet nord-américaine pour l'année 2003, ce groupe vient de mettre en ligne un gros dossier de plusieurs dizaines de pages sur le sujet. Les grands débats autour de la violence dans les médias y sont très clairement présentés. «C'est devenu un enjeu de société important, explique encore Mme Roy, qui a réalisé ce travail exemplaire. Mieux comprendre la situation permet de mieux intervenir.»

En entrevue, Mme Roy refuse toutefois de prendre personnellement position dans le débat sur les conséquences de l'exposition à la violence médiatisée. Le professeur Paquette, lui, jongle avec les principales hypothèses entourant les effets de l'exposition, surtout sur les plus jeunes, depuis des années. «La télévision est un succès qu'il est encore très facile et commode d'accuser, résume-t-il. Internet vient partager ce rôle terrible au ban des accusés. Franchement, il est difficile de dire quels sont les effets marqués. Il existe des centaines, voire des milliers d'études, mais beaucoup d'entre elles reprennent les conclusions de certaines enquêtes qui avaient elles-mêmes été planifiées pour prouver une thèse précise. Le lobby antiviolence est beaucoup plus actif dans ce domaine.»

Théorie de l'incubation

Lui-même et son collègue de Guise sont des pionniers du champ d'investigation savante au pays. Leurs recensions des actes de violence à la télé s'arrêtera par contre l'an prochain. Leurs propres travaux s'inspirent des enquêtes pionnières du professeur George Gerbner, de l'université Temple, aux États-Unis, tout en modifiant certains paramètres : les dessins animés, par exemple, ne figurent pas dans le décompte canadien. Gerbner a forgé la théorie de l'incubation, qui fait consensus et qui a été confirmée par les grandes enquêtes. Selon cette idée, les grands consommateurs de télé développent une vision qui ne correspond pas à la réalité et perdent leur mécanisme inhibiteur. Les chercheurs de l'Université Laval travaillent plutôt autour de l'hypothèse de la désensibilisation, selon laquelle, à la longue, il faut de plus en plus de stimulations violentes pour atteindre le même niveau d'excitation. Violence et porno, même combat...

«Notre société n'a pas progressé sur cette question complexe depuis les années

90, conclut le professeur. Personnellement, je distingue la situation au cinéma et à la télévision. Chacun choisit le film qu'il va voir; la télé rentre chez tout le monde. J'en appellerais donc à un niveau plus grand de responsabilité des parents mais aussi des télédiffuseurs. Il faudrait éviter qu'on expose par mégarde des jeunes à certaines scènes de violence jugées insoutenables par une tranche de la population. On devrait fonctionner avec un simple principe de précaution... »